

Épreuve anticipée de français

Baccalauréat (séries technologiques)

Pour chacune des **quatre œuvres**, l'élève peut enlever **deux** textes au choix. Il lui restera donc au moins **trois** textes **par œuvre**, soit **douze** textes, sur lesquels il pourra être interrogé.

| | | |
|---|--|--|
| Poésie (XIX^{ème}-XXI^{ème} s.) | Charles Baudelaire | <i>Les Fleurs du mal</i> |
| | 1. L'Albatros | |
| | 2. L'Ennemi | |
| | 3. A une passante | |
| | 4. Le Serpent qui danse | |
| | 5. Invitation au voyage | |
| Parcours : Alchimie poétique : la boue et l'or | Lecture cursive : Arthur Rimbaud | <i>Le Mal, Le Dormeur du val, Le Buffet, Ma Bohème</i> |
| Théâtre (XVII^{ème}-XXI^{ème} s.) | Molière | <i>Le Malade imaginaire</i> |
| | 1. La servante et la fille | Acte I, scène 5 |
| | 2. Le notaire et l'épouse | Acte I, scène 9 |
| | 3. Le médecin et son fils | Acte II, scène 6 |
| | 4. Le mort vivant | Acte III, scène 18 |
| | 5. Mariage et carnaval | Acte III, scènes 22 et 23 |
| Parcours : Spectacle et comédie | Vidéos, sur YouTube | Une pièce, deux mises en scène : le film, la pièce de théâtre |
| Idées (XVI^{ème} – XVIII^{ème} s.) | La Bruyère | <i>Les Caractères</i> |
| <i>Peindre les Hommes,</i> | 1. Ménalque | |
| <i>examiner la nature humaine.</i> | 2. Irène | |
| | 3. Les Enfants | |
| | 4. La Vieillesse | |
| | 5. Les Hommes | |
| Roman (Moyen-âge-XXI^{ème} s.) | Jules Verne | <i>Voyage au centre de la Terre</i> |
| | 1. L'élève | |
| | 2. L'hospitalité | |
| | 3. Les monstres | |
| | 4. Le berger | |
| | 5. Les volcans | |
| Parcours : Science et fiction | Lecture cursive : Barjavel | <i>La Nuit des Temps</i> |
| Œuvre en lecture cursive, au choix : | | |

L'enseignant :

L'établissement :

1. L'Albatros

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

2. L'Ennemi

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râpeaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

– Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

3. À une passante

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

4. Le Serpent qui danse

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoffe vacillante,
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain.

Tes yeux où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêlent
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur !

5. L'Invitation au voyage

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

1. Le Malade Imaginaire - Acte I - scène 5 – (page 1/4)

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

Argan : Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

Angélique : Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Argan : Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

Angélique : C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

Argan : Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

Toinette, à part : La bonne bête a ses raisons.

Argan : Elle ne voulait point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

Angélique : Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés !

Toinette, à Argan : En vérité, je vous sais bon gré de cela ; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

Argan : Je n'ai point encore vu la personne : mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

Angélique : Assurément, mon père.

Argan : Comment ! l'as-tu vu ?

Angélique : Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

Argan : Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

Angélique : Oui, mon père.

Argan : De belle taille.

Angélique : Sans doute.

Argan : Agréable de sa personne.

Angélique : Assurément.

Argan : De bonne physionomie.

Angélique : Très bonne.

Argan : Sage et bien né.

Angélique : Tout à fait.

Argan : Fort honnête.

Angélique : Le plus honnête du monde.

Argan : Qui parle bien latin et grec.

Angélique : C'est ce que je ne sais pas.

Argan : Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

Angélique : Lui, mon père ?

Argan : Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

Angélique : Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?

Argan : Monsieur Purgon.

Angélique : Est-ce que monsieur Purgon le connaît ?

Argan : La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.

1. *Le Malade Imaginaire* - Acte I - scène 5 – (page 2/4)

Angélique : Cléante, neveu de monsieur Purgon ?

Argan : Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

Angélique : Hé ! oui.

Argan : Hé bien ! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant, et moi ; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà tout ébaubie !

Angélique : C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

Toinette : Quoi ! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

Argan : Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

Toinette : Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

Argan : Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je le suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

Toinette : Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a du plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience ; est-ce que vous êtes malade ?

Argan : Comment, coquine ! si je suis malade ! Si je suis malade, impudente !

Toinette : Hé bien ! oui, monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

Argan : C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

Toinette : Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

Argan : Quel est-il, ce conseil ?

Toinette : De ne point songer à ce mariage-là.

Argan : Et la raison ?

Toinette : La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

Argan : Elle n'y consentira point ?

Toinette : Non.

Argan : Ma fille ?

Toinette : Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

Argan : J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

Toinette : Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

Argan : Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

Toinette : Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

1. Le Malade Imaginaire - Acte I - scène 5 – (page 3/4)

Argan : Et je veux, moi, que cela soit.

Toinette : Hé, fi ! ne dites pas cela.

Argan : Comment ! que je ne dise pas cela ?

Toinette : Hé, non.

Argan : Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

Toinette : On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

Argan : On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

Toinette : Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

Argan : Je l'y forcerai bien.

Toinette : Elle ne le fera pas, vous dis-je.

Argan : Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

Toinette : Vous ?

Argan : Moi.

Toinette Bon !

Argan : Comment, bon ?

Toinette : Vous ne la mettrez point dans un couvent.

Argan : Je ne la mettrai point dans un couvent ?

Toinette : Non.

Argan : Non ?

Toinette : Non.

Argan : Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

Toinette : Non, vous dis-je.

Argan : Qui m'en empêchera ?

Toinette : Vous-même.

Argan : Moi ?

Toinette : Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

Argan : Je l'aurai.

Toinette : Vous vous moquez.

Argan : Je ne me moque point.

Toinette : La tendresse paternelle vous prendra.

Argan : Elle ne me prendra point.

Toinette : Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un Mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

Argan : Tout cela ne fera rien.

Toinette : Oui, oui.

Argan : Je vous dis que je n'en démordrai point.

Toinette : Bagatelles.

Argan : Il ne faut point dire Bagatelles.

Toinette : Mon Dieu ! je vous connais, vous êtes bon naturellement.

Argan, avec emportement : Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

Toinette : Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

Argan : Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

Toinette : Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

Argan : Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

1. *Le Malade Imaginaire* - Acte I - scène 5 – (page 4/4)

Toinette : Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

Argan, courant après Toinette : Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

Toinette, évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui : Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

Argan, courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton : Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

Toinette, se sauvant du côté où n'est point Argan : Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

Argan, de même : Chienne !

Toinette, de même : Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

Argan, de même : Pendarde !

Toinette, de même : Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

Argan, de même : Carogne !

Toinette, de même : Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

Argan, s'arrêtant : Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

Angélique : Hé ! mon père, ne vous faites point malade.

Argan, à Angélique : Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

Toinette, en s'en allant : Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

Argan, se jetant dans sa chaise : Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

2. *Le Malade Imaginaire* - Acte I - Scène 9 (début)

MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

Argan : Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

Béline : Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

Monsieur de Bonnefoi : Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

Argan : Mais pourquoi ?

Monsieur de Bonnefoi : La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire : mais, à Paris et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut ; et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

Argan : Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin ! J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

Monsieur de Bonnefoi : Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire et trouver des moyens d'é luder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sol de notre métier.

Argan : Ma femme m'avait bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants ?

Monsieur de Bonnefoi : Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

Béline : Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

Argan : Ma mie !

Béline : Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

Argan : Ma chère femme !

Béline : La vie ne me sera plus de rien.

Argan : M'amour !

2. *Le Malade Imaginaire* - Acte I - Scène 9 (fin)

Béline : Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

Argan : Ma mie, vous me fendez le cœur ! Consolez-vous, je vous en prie.

Monsieur de Bonnefoi, à Béline : Ces larmes sont hors de saison ; et les choses n'en sont point encore là.

Béline : Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

Argan : Tout le regret que j'aurai, si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

Monsieur de Bonnefoi : Cela pourra venir encore.

Argan : Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante.

Béline : Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

Argan : Vingt mille francs, m'amour.

Béline : Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !... De combien sont les deux billets ?

Argan : Ils sont, ma mie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

Béline : Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

Monsieur de Bonnefoi : Voulez-vous que nous procédions au testament ?

Argan : Oui, monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. M'amour, conduisez-moi, je vous prie.

Béline : Allons, mon pauvre petit fils.

3. Le Malade Imaginaire - Acte III - Scène 9 (début)

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ARGAN, mettant la main à son bonnet sans l'ôter. — Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN. — Je reçois, Monsieur... Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN. — Avec beaucoup de joie...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Mon fils Thomas, et moi...

ARGAN. — L'honneur que vous me faites...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Vous témoigner, Monsieur...

ARGAN. — Et j'aurais souhaité...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Le ravissement où nous sommes...

ARGAN. — De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De la grâce que vous nous faites...

ARGAN. — Pour vous en assurer...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN. — Mais vous savez, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Dans l'honneur, Monsieur...

ARGAN. — Ce que c'est qu'un pauvre malade...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De votre alliance...

ARGAN. — Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Et vous assurer...

ARGAN. — Que de vous dire ici...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Que dans les choses qui dépendront de notre métier...

ARGAN. — Qu'il cherchera toutes les occasions...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De même qu'en toute autre...

ARGAN. — De vous faire connaître, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARGAN. — Qu'il est tout à votre service...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — À vous témoigner notre zèle. (Il se retourne vers son fils, et lui dit.) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS est un grand benêt nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce, et à contretemps. — N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Oui.

THOMAS DIAFOIRUS. — Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père; mais un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et d'autant plus que les facultés spirituelles, sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles, et très respectueux hommages.

TOINETTE. — Vivent les collèges, d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS. — Cela a-t-il bien été, mon père?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Optime.

ARGAN, à Angélique. — Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS. — Baiserai-je?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à Angélique. — Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN. — Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS. — Où donc est-elle?

ARGAN. — Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. — Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

3. *Le Malade Imaginaire* - Acte III - Scène 9 (fin)

Thomas Diafoirus, à *Argan* : Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révéler en vous un second père, mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et, d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très humbles et très respectueux hommages.

Toinette : Vivent les collègues d'où l'on sort si habile homme !

Thomas Diafoirus, à *monsieur Diafoirus* : Cela a-t-il bien été, mon père ?

Monsieur Diafoirus : Optime.

Argan, à *Angélique* : Allons, saluez monsieur.

Thomas Diafoirus, à *monsieur Diafoirus* : Baiserai-je ?

Monsieur Diafoirus : Oui, oui.

Thomas Diafoirus, à *Angélique* : Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

Argan, à *Thomas Diafoirus* : Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Thomas Diafoirus, à *monsieur Diafoirus* : Où donc est-elle ?

Argan : Elle va venir.

Thomas Diafoirus : Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

Monsieur Diafoirus : Faites toujours le compliment de mademoiselle.

Thomas Diafoirus : Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et mari.

Toinette : Voilà ce que c'est que d'étudier ! on apprend à dire de belles choses.

Argan, à *Cléante* : Hé ! que dites-vous de cela ?

Cléante : Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toinette : Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Argan : Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. (*Des laquais donnent des sièges.*)

Mettez-vous là, ma fille. (*À monsieur Diafoirus.*) Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

4. *Le Malade imaginaire* - Acte III, scène 18

BÉLINE ; ARGAN, étendu dans sa chaise ; TOINETTE.

Toinette, feignant de ne pas voir Béline : Ah ! mon Dieu ! Ah ! malheur ! quel étrange accident !

Béline : Qu'est-ce, Toinette ?

Toinette Ah ! madame !

Béline : Qu'y a-t-il ?

Toinette : Votre mari est mort.

Béline : Mon mari est mort ?

Toinette : Hélas ! oui ! le pauvre défunt est trépassé.

Béline : Assurément ?

Toinette : Assurément ; personne ne sait encore cet accident-là ; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

Béline : Le ciel en soit loué ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

Toinette : Je pensais, madame, qu'il fallût pleurer.

Béline : Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne ? et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours ; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

Toinette : Voilà une belle oraison funèbre !

Béline : Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein ; et tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je veux me saisir ; et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette ; prenons auparavant toutes ses clefs.

Argan, se levant brusquement : Doucement.

Béline : Ahi !

Argan : Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

Toinette Ah ! ah ! le défunt n'est pas mort.

Argan, à Béline, qui sort : Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

5. Le Malade imaginaire - Acte III - scènes 22 et 23

Scène 22

ARGAN, BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

Angélique : Ah ! quelle surprise agréable ! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds, pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

Cléante, se jetant aux genoux d'Argan : Hé ! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes ; et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

Béralde : Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

Toinette : Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

Argan : Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. (À Cléante.) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

Cléante : Très volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

Béralde : Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

Toinette : Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

Argan : Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

Béralde : Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

Argan : Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

Béralde : En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela ; et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

Argan : Quoi ! L'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

Béralde : Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

Toinette : Tenez, monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup ; et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

Cléante : En tout cas, je suis prêt à tout.

Béralde, à Argan : Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

Argan : Comment, tout à l'heure ?

Béralde : Oui, et dans votre maison.

Argan : Dans ma maison ?

Béralde : Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

Argan : Mais moi, que dire ? que répondre ?

Béralde : On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

Argan : Allons, voyons cela.

5. *Le Malade imaginaire* - Acte III - scènes 22 et 23

Scène 23

BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

Cléante : Que voulez-vous dire ? et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies ?

Toinette : Quel est votre dessein ?

Béralde : De vous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

Angélique : Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

Béralde : Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

Cléante, à Angélique : Y consentez-vous ?

Angélique : Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Les Caractères, La Bruyère

1. Ménalque

¶ Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme: il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre: on lui perd tout, on lui égare tout; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue: tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans: le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau; il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive: celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole: le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense: il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience: la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner: il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper: elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces; et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie.

Les Caractères, La Bruyère

2. Irène

¶ Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux, D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu : elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible ; l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète.

« Ma vue s'affaiblit, dit Irène.

— Prenez des lunettes, dit Esculape.

— Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été.

— C'est, dit le dieu, que vous vieillissez.

— Mais quel moyen de guérir de cette langueur ?

— Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule.

— Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignes ?

— Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abrégé vos jours par un long voyage ? »

Les Caractères, La Bruyère

3. Les Enfants

¶ Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

¶ Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

¶ Le caractère de l'enfance paraît unique ; les mœurs, dans cet âge, sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence ; elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, et si contraires à eux-mêmes.

¶ [...]

¶ Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfants : ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables ; on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

¶ L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

¶ La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

¶ Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

Les Caractères, La Bruyère

4. Les Vieillards

¶ Les haines sont si longues et si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

¶ L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur âme, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de là vient que celui qui se porte bien et qui désire peu de choses est moins facile à gouverner.

¶ La mollesse et la volupté naissent avec l'homme, et ne finissent qu'avec lui ; ni les heureux ni les tristes événements ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune ou un dédommagement de la mauvaise.

¶ C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

¶ Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et combien il leur était difficile d'être chastes et tempérants. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter ; l'on aimerait qu'un bien qui n'est plus pour nous ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

¶ Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour qui les rend avarés, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds qu'ils ne peuvent guère avoir cette inquiétude ; et d'ailleurs comment pourraient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfants, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avarés qui n'ont point d'héritiers.

Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivaient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril. Il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé, pour être avare ; l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus, il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, et se priver de tout.

Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion parce qu'ils sont hommes.

Les Caractères, La Bruyère

5. Les Hommes

¶ Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont souffert.

¶ Il faut des saisies de terre et des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue; mais justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

¶ L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

¶ La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance: leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

¶ J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire où de dire ce qu'il faut : on se propose fermement, dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, et ensuite ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe.

¶ Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état ni à leur caractère.

Voyage au centre de la Terre

1. L'élève

Je sortis de ma chambre. Je pensai que mon air défait, ma pâleur, mes yeux rougis par l'insomnie, allaient produire leur effet sur Graüben et changer ses idées.

« Ah ! mon cher Axel, me dit-elle, je vois que tu te portes mieux et que la nuit t'a calmé.

— Calmé ! » m'écriai-je.

5 Je me précipitai vers mon miroir. Eh bien ! j'avais moins mauvaise mine que je ne le supposais. C'était à n'y pas croire.

« Axel, me dit Graüben, j'ai longtemps causé avec mon tuteur. C'est un hardi savant, un homme de grand courage, et tu te souviendras que son sang coule dans tes veines.

Il m'a raconté ses projets, ses espérances, pourquoi et comment il espère atteindre son but.

10 Il y parviendra, je n'en doute pas. Ah ! cher Axel, c'est beau de se dévouer ainsi à la science ! Quelle gloire attend M. Lidenbrock et rejaillira sur son compagnon ! Au retour, Axel, tu seras un homme, son égal, libre de parler, libre d'agir, libre enfin de... »

La jeune fille, rougissante, n'acheva pas. Ses paroles me ranimaient. Cependant je ne voulais pas croire encore à notre départ. J'entraînai Graüben vers le cabinet du professeur.

15 « Mon oncle, dis-je, il est donc bien décidé que nous partons ?

— Comment ! tu en doutes ?

— Non, dis-je afin de ne pas le contrarier. Seulement je vous demanderai ce qui nous presse.

— Mais le temps ! le temps qui fuit avec une vitesse irréparable !

— Cependant nous ne sommes qu'au 26 mai, et jusqu'à la fin de juin...

20 — Eh ! crois-tu donc, ignorant, qu'on se rende si facilement en Islande ? Si tu ne m'avais pas quitté comme un fou, je t'aurais emmené au bureau-office de Copenhague, chez Liffender et Co. Là, tu aurais vu que de Copenhague à Reykjavik il n'y a qu'un service, le 22 de chaque mois.

— Eh bien ?

25 — Eh bien ! si nous attendions au 22 juin, nous arriverions trop tard pour voir l'ombre du Scartaris caresser le cratère du Sneffels ! Il faut donc gagner Copenhague au plus vite pour y chercher un moyen de transport. Va faire ta malle ! »

Il n'y avait pas un mot à répondre. Je remontai dans ma chambre. Graüben me suivit. Ce fut elle qui se chargea de mettre en ordre, dans une petite valise, les objets nécessaires à mon

30 voyage. Elle n'était pas plus émue que s'il se fût agi d'une promenade à Lubeck ou à Helgoland. Ses petites mains allaient et venaient sans précipitation. Elle causait avec calme. Elle me donnait les raisons les plus sensées en faveur de notre expédition. Elle m'enchantait, et je me sentais une grosse colère contre elle. Quelquefois je voulais m'emporter, mais elle n'y prenait garde et continuait méthodiquement sa tranquille besogne.

35 Enfin la dernière courroie de la valise fut bouclée. Je descendis au rez-de-chaussée.

Pendant cette journée, les fournisseurs d'instruments de physique, d'armes, d'appareils électriques, s'étaient multipliés. La bonne Marthe en perdait la tête.

« Est-ce que monsieur est fou ? » me dit-elle.

Je fis un signe affirmatif.

40 « Et il vous emmène avec lui ? »

Même affirmation.

« Où cela ? » dit-elle.

J'indiquai du doigt le centre de la terre.

« À la cave ? s'écria la vieille servante.

45 — Non, dis-je enfin, plus bas ! »

Le soir arriva. Je n'avais plus conscience du temps écoulé.

Voyage au centre de la Terre

2. L'hospitalité

Il aurait dû faire nuit, mais sous le soixante-cinquième parallèle, la clarté nocturne des régions polaires ne devait pas m'étonner ; en Islande, pendant les mois de juin et juillet, le soleil ne se couche pas.

Néanmoins la température s'était abaissée. J'avais froid et surtout faim. Bienvenu fut
5 le « boër » qui s'ouvrit hospitalièrement pour nous recevoir.

C'était la maison d'un paysan, mais, en fait d'hospitalité, elle valait celle d'un roi. À notre arrivée, le maître vint nous tendre la main, et, sans plus de cérémonie, il nous fit signe de le suivre.

Le suivre en effet, car l'accompagner eût été impossible. Un passage long, étroit,
10 obscur, donnait accès dans cette habitation construite en poutres à peine équarries et permettait d'arriver à chacune des chambres ; celles-ci étaient au nombre de quatre : la cuisine, l'atelier de tissage, la « badstofa », chambre à coucher de la famille, et, la meilleure entre toutes, la chambre des étrangers. Mon oncle, à la taille duquel on n'avait pas songé en bâtissant la maison, ne manqua pas de donner trois ou quatre fois de la tête
15 contre les saillies du plafond.

On nous introduisit dans notre chambre, sorte de grande salle avec un sol de terre battue et éclairée d'une fenêtre dont les vitres étaient faites de membranes de mouton assez peu transparentes. La literie se composait de fourrage sec jeté dans deux cadres de bois peints en rouge et ornés de sentences islandaises. Je ne m'attendais pas à ce
20 confortable ; seulement il régnait dans cette maison une forte odeur de poisson sec, de viande macérée et de lait aigre dont mon odorat se trouvait assez mal.

Lorsque nous eûmes mis de côté notre harnachement de voyageurs, la voix de l'hôte se fit entendre, qui nous conviait à passer dans la cuisine, seule pièce où l'on fit du feu, même par les plus grands froids.

25 Mon oncle se hâta d'obéir à cette amicale injonction. Je le suivis.

La cheminée de la cuisine était d'un modèle antique ; au milieu de la chambre, une pierre pour tout foyer ; au toit, un trou par lequel s'échappait la fumée. Cette cuisine servait aussi de salle à manger.

À notre entrée, l'hôte, comme s'il ne nous avait pas encore vus, nous salua du mot
30 « sællvertu », qui signifie « soyez heureux », et il vint nous baiser sur la joue.

Sa femme, après lui, prononça les mêmes paroles, accompagnées du même cérémonial ; puis les deux époux, plaçant la main droite sur leur cœur, s'inclinèrent profondément.

Je me hâte de dire que l'Islandaise était mère de dix-neuf enfants, tous, grands et petits, grouillant pêle-mêle au milieu des volutes de fumée dont le foyer remplissait
35 la chambre. À chaque instant j'apercevais une petite tête blonde et un peu mélancolique sortir de ce brouillard. On eût dit une guirlande d'anges insuffisamment débarbouillés.

Mon oncle et moi, nous fîmes très bon accueil à cette « couvée » ; bientôt il y eut trois ou quatre de ces marmots sur nos épaules, autant sur nos genoux et le reste entre nos jambes. Ceux qui parlaient répétaient « sællvertu » dans tous les tons imaginables.
40 Ceux qui ne parlaient pas n'en criaient que mieux.

Voyage au centre de la Terre **2. L'hospitalité (suite)**

Ce concert fut interrompu par l'annonce du repas. En ce moment rentra le chasseur, qui venait de pourvoir à la nourriture des chevaux, c'est-à-dire qu'il les avait économiquement lâchés à travers champs ; les pauvres bêtes devaient se contenter de brouter la mousse rare des rochers, quelques fucus peu nourrissants, et le lendemain elles ne
45 manqueraient pas de venir d'elles-mêmes reprendre le travail de la veille.

« Sællvertu, » fit Hans.

Puis tranquillement, automatiquement, sans qu'un baiser fût plus accentué que l'autre, il embrassa l'hôte, l'hôtesse et leurs dix-neuf enfants.

La cérémonie terminée, on se mit à table, au nombre de vingt-quatre, et par conséquent
50 les uns sur les autres, dans le véritable sens de l'expression. Les plus favorisés n'avaient que deux marmots sur les genoux.

Cependant, le silence se fit dans ce petit monde à l'arrivée de la soupe, et la taciturnité naturelle, même aux gamins islandais, reprit son empire. L'hôte nous servit une soupe au lichen et point désagréable, puis une énorme portion de poisson sec nageant dans du beurre aigri depuis vingt ans, et par conséquent bien préférable au beurre frais,
55 d'après les idées gastronomiques de l'Islande. Il y avait avec cela du « skyr », sorte de lait caillé, accompagné de biscuit et relevé par du jus de baies de genièvre ; enfin, pour boisson, du petit lait mêlé d'eau, nommé « blanda » dans le pays. Si cette singulière nourriture était bonne ou non, c'est ce dont je ne pus juger. J'avais faim, et, au dessert, j'avalai jusqu'à la dernière bouchée une épaisse bouillie de sarrasin.

60 Le repas terminé, les enfants disparurent ; les grandes personnes entourèrent le foyer où brûlaient de la tourbe, des bruyères, du fumier de vache et des os de poissons desséchés. Puis, après cette « prise de chaleur », les divers groupes regagnèrent leurs chambres respectives. L'hôtesse offrit de nous retirer, suivant la coutume, nos bas et nos pantalons ; mais, sur un refus des plus gracieux de notre part, elle n'insista pas, et je
65 pus enfin me blottir dans ma couche de fourrage.

Le lendemain, à cinq heures, nous faisons nos adieux au paysan islandais ; mon oncle eut beaucoup de peine à lui faire accepter une rémunération convenable, et Hans donna le signal du départ.

Voyage au centre de la Terre

3. Les monstres (début)

Mardi 18 août. — Le soir arrive, ou plutôt le moment où le sommeil alourdit nos paupières, car la nuit manque à cet océan, et l'implacable lumière fatigue obstinément nos yeux, comme si nous naviguions sous le soleil des mers arctiques. Hans est à la barre. Pendant son quart je m'endors.

Deux heures après, une secousse épouvantable me réveille. Le radeau a été soulevé hors des flots avec une indescriptible puissance et rejeté à vingt toises de là.

« Qu'y a-t-il ? s'écrie mon oncle. Avons-nous touché ? »

Hans montre du doigt, à une distance de deux cents toises, une masse noirâtre qui s'élève et s'abaisse tour à tour. Je regarde et je m'écrie :

« C'est un marsouin colossal !

— Oui, réplique mon oncle, et voilà maintenant un lézard de mer d'une grosseur peu commune.

— Et plus loin un crocodile monstrueux ! Voyez sa large mâchoire et les rangées de dents dont elle est armée. Ah ! il disparaît !

— Une baleine ! une baleine ! s'écrie alors le professeur. J'aperçois ses nageoires énormes ! Vois l'air et l'eau qu'elle chasse par ses événements ! »

En effet, deux colonnes liquides s'élèvent à une hauteur considérable au-dessus de la mer. Nous restons surpris, stupéfaits, épouvantés, en présence de ce troupeau de monstres marins. Ils ont des dimensions surnaturelles, et le moindre d'entre eux briserait le radeau d'un coup de dent. Hans veut mettre la barre au vent, afin de fuir ce voisinage dangereux ; mais il aperçoit sur l'autre bord d'autres ennemis non moins redoutables : une tortue large de quarante pieds, et un serpent long de trente, qui darde sa tête énorme au-dessus des flots.

Impossible de fuir. Ces reptiles s'approchent ; ils tournent autour du radeau avec une rapidité que des convois lancés à grande vitesse ne sauraient égaler ; ils tracent autour de lui des cercles concentriques. J'ai pris ma carabine. Mais quel effet peut produire une balle sur les écailles dont le corps de ces animaux est recouvert ?

Nous sommes muets d'effroi. Les voici qui s'approchent ! D'un côté le crocodile, de l'autre le serpent. Le reste du troupeau marin a disparu. Je vais faire feu. Hans m'arrête d'un signe. Les deux monstres passent à cinquante toises du radeau, se précipitent l'un sur l'autre, et leur fureur les empêche de nous apercevoir. Le combat s'engage à cent toises du radeau. Nous voyons distinctement les deux monstres aux prises.

Mais il me semble que maintenant les autres animaux viennent prendre part à la lutte, le marsouin, la baleine, le lézard, la tortue. À chaque instant je les entrevois. Je les montre à l'Islandais. Celui-ci remue la tête négativement.

« Tva », fait-il.

— Quoi ! deux ? Il prétend que deux animaux seulement...

— Il a raison, s'écrie mon oncle, dont la lunette n'a pas quitté les yeux.

— Par exemple !

— Oui ! le premier de ces monstres a le museau d'un marsouin, la tête d'un lézard, les dents d'un crocodile, et voilà ce qui nous a trompés. C'est le plus redoutable des reptiles antédiluviens, l'ichthyosaurus !

Voyage au centre de la Terre

3. Les monstres (fin)

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est un serpent caché dans la carapace d'une tortue, le terrible ennemi du premier, le plesiosaurus ! »

Hans a dit vrai. Deux monstres seulement troublent ainsi la surface de la mer, et j'ai devant les yeux deux reptiles des océans primitifs. J'aperçois l'œil sanglant de l'ichthyosaurus, gros comme la tête d'un homme. La nature l'a doué d'un appareil d'optique d'une extrême puissance et capable de résister à la pression des couches d'eau dans les profondeurs qu'il habite. On l'a justement nommé la baleine des sauriens, car il en a la rapidité et la taille. Celui-ci ne mesure pas moins de cent pieds, et je peux juger de sa grandeur quand il dresse au-dessus des flots les nageoires verticales de sa queue. Sa mâchoire est énorme, et d'après les naturalistes, elle ne compte pas moins de cent quatre-vingt-deux dents. Le plesiosaurus, serpent à tronc cylindrique, à queue courte, a les pattes disposées en forme de rame. Son corps est entièrement revêtu d'une carapace, et son cou, flexible comme celui du cygne, se dresse à trente pieds au-dessus des flots.

Ces animaux s'attaquent avec une indescriptible furie. Ils soulèvent des montagnes liquides qui refluent jusqu'au radeau. Vingt fois nous sommes sur le point de chavirer. Des sifflements d'une prodigieuse intensité se font entendre. Les deux bêtes sont enlacées. Je ne puis les distinguer l'une de l'autre. Il faut tout craindre de la rage du vainqueur.

Une heure, deux heures se passent. La lutte continue avec le même acharnement. Les combattants se rapprochent du radeau et s'en éloignent tour à tour. Nous restons immobiles, prêts à faire feu.

Soudain l'ichthyosaurus et le plesiosaurus disparaissent en creusant un véritable maëlstrom au sein des flots. Plusieurs minutes s'écoulent. Le combat va-t-il se terminer dans les profondeurs de la mer ?

Tout à coup une tête énorme s'élançait au dehors, la tête du plesiosaurus. Le monstre est blessé à mort. Je n'aperçois plus son immense carapace. Seulement son long cou se dresse, s'abat, se relève, se recourbe, cingle les flots comme un fouet gigantesque et se tord comme un ver coupé. L'eau rejailit à une distance considérable. Elle nous aveugle. Mais bientôt l'agonie du reptile touche à sa fin, ses mouvements diminuent, ses contorsions s'apaisent, et ce long tronçon de serpent s'étend comme une masse inerte sur les flots calmés.

Quant à l'ichthyosaurus, a-t-il donc regagné sa caverne sous-marine, ou va-t-il reparaître à la surface de la mer ?

Voyage au centre de la Terre

4. Le berger (début)

Soudain, je m'arrêtai. De la main, je retins mon oncle.

La lumière diffuse permettait d'apercevoir les moindres objets dans la profondeur des taillis. J'avais cru voir... Non ! réellement, de mes yeux, je voyais des formes immenses s'agiter sous les arbres ! En effet, c'étaient des animaux gigantesques, tout un troupeau de mastodontes, non plus fossiles, mais vivants, et semblables à ceux dont les restes furent découverts en 1801 dans les marais de l'Ohio ! J'apercevais ces grands éléphants dont les trompes grouillaient sous les arbres comme une légion de serpents. J'entendais le bruit de leurs longues défenses dont l'ivoire taraudait les vieux troncs. Les branches craquaient, et les feuilles arrachées par masses considérables s'engouffraient dans la vaste gueule de ces monstres.

Ce rêve où j'avais vu renaître tout ce monde des temps anté-historiques, des époques ternaire et quaternaire, se réalisait donc enfin ! Et nous étions là, seuls, dans les entrailles du globe, à la merci de ses farouches habitants !

Mon oncle regardait.

« Allons, dit-il tout d'un coup en me saisissant le bras, en avant, en avant !

— Non ! m'écriai-je, non ! Nous sommes sans armes ! Que ferions-nous au milieu de ce troupeau de quadrupèdes géants ? Venez, mon oncle, venez ! Nulle créature humaine ne peut braver impunément la colère de ces monstres.

— Nulle créature humaine ! répondit mon oncle, en baissant la voix ! Tu te trompes, Axel ! Regarde, regarde, là-bas ! Il me semble que j'aperçois un être vivant ! un être semblable à nous ! un homme ! »

Je regardai, haussant les épaules, et décidé à pousser l'incrédulité jusqu'à ses dernières limites. Mais, quoique j'en eus, il fallut bien me rendre à l'évidence. En effet, à moins d'un quart de mille, appuyé au tronc d'un kauris énorme, un être humain, un Protée de ces contrées souterraines, un nouveau fils de Neptune, gardait cet innombrable troupeau de mastodonte !

Immanis pecoris custos, immanior ipse !

Oui ! *immanior ipse* ! Ce n'était plus l'être fossile dont nous avons relevé le cadavre dans l'ossuaire, c'était un géant, capable de commander à ces monstres. Sa taille dépassait douze pieds. Sa tête, grosse comme la tête d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte. On eût dit une véritable crinière, semblable à celle de l'éléphant des premiers âges. Il brandissait de la main une branche énorme, digne houlette de ce berger antédiluvien.

Voyage au centre de la Terre

4. Le berger (fin)

Nous étions restés immobiles, stupéfaits. Mais nous pouvions être aperçus. Il fallait fuir.

« Venez, venez ! » m'écriai-je, en entraînant mon oncle, qui pour la première fois se laissa faire !

Un quart d'heure plus tard, nous étions hors de la vue de ce redoutable ennemi. Et maintenant que j'y songe tranquillement, maintenant que le calme s'est refait dans mon esprit, que des mois se sont écoulés depuis cette étrange et surnaturelle rencontre, que penser, que croire ? Non ! c'est impossible ! Nos sens ont été abusés, nos yeux n'ont pas vu ce qu'ils voyaient ! Nulle créature humaine n'existe dans ce monde subterrestre ! Nulle génération d'hommes n'habite ces cavernes inférieures du globe, sans se soucier des habitants de sa surface, sans communication avec eux !

C'est insensé, profondément insensé !

J'aime mieux admettre l'existence de quelque animal dont la structure se rapproche de la structure humaine, de quelque singe des premières époques géologiques, de quelque protopithèque, de quelque mésopithèque semblable à celui que découvrit M. Lartet dans le gîte ossifère de Sansan ! Mais celui-ci dépassait par sa taille toutes les mesures données par la paléontologie moderne ! N'importe ! Un singe, oui, un singe, si invraisemblable qu'il soit ! Mais un homme, un homme vivant, et avec lui toute une génération enfouie dans les entrailles de la terre ! Jamais !

Cependant, nous avons quitté la forêt claire et lumineuse, muets d'étonnement, accablés sous une stupéfaction qui touchait à l'abrutissement. Nous courions malgré nous. C'était une vraie fuite, semblable à ces entraînements effroyables que l'on subit dans certains cauchemars. Instinctivement, nous revenions vers la mer Lidenbrock, et je ne sais dans quelles divagations mon esprit se fût emporté, sans une préoccupation qui me ramena à des observations plus pratiques.

Voyage au centre de la Terre

5. Les volcans (début)

Le talus du volcan offrait des pentes très-roides ; nous glissions dans de véritables fondrières de cendres, évitant les ruisseaux de lave qui s'allongeaient comme des serpents de feu. Tout en descendant, je causais avec volubilité, car mon imagination était trop remplie pour ne point s'en aller en paroles. « Nous sommes en Asie, m'écriais-je, sur les côtes de l'Inde, dans les îles Malaises, en pleine Océanie ! Nous avons traversé la moitié du globe pour aboutir aux antipodes de l'Europe.

— Mais la boussole ? répondait mon oncle.

— Oui ! la boussole ! disais-je d'un air embarrassé. À l'en croire, nous avons toujours marché au nord.

— Elle a donc menti ?

— Oh ! menti !

— À moins que ceci ne soit le pôle nord !

— Le pôle ! non ; mais... »

Il y avait là un fait inexplicable. Je ne savais qu'imaginer.

Cependant nous nous rapprochions de cette verdure qui faisait plaisir à voir. La faim me tourmentait et la soif aussi. Heureusement, après deux heures de marche, une jolie campagne s'offrit à nos regards, entièrement couverte d'oliviers, de grenadiers et de vignes qui avaient l'air d'appartenir à tout le monde. D'ailleurs, dans notre dénûment, nous n'étions point gens à y regarder de si près. Quelle jouissance ce fut de presser ces fruits savoureux sur nos lèvres et de mordre à pleines grappes dans ces vignes vermeilles ! Non loin, dans l'herbe, à l'ombre délicieuse des arbres, je découvris une source d'eau fraîche, où notre figure et nos mains se plongèrent voluptueusement.

Pendant que chacun s'abandonnait ainsi à toutes les douceurs du repos, un enfant apparut entre deux touffes d'oliviers.

« Ah ! m'écriai-je, un habitant de cette heureuse contrée ! »

C'était une espèce de petit pauvre, très misérablement vêtu, assez souffreteux, et que notre aspect parut effrayer beaucoup ; en effet, demi-nus, avec nos barbes incultes, nous avions fort mauvaise mine, et, à moins que ce pays ne fût un pays de voleurs, nous étions faits de manière à effrayer ses habitants.

Au moment où le gamin allait prendre la fuite, Hans courut après lui et le ramena, malgré ses cris et ses coups de pied.

Mon oncle commença par le rassurer de son mieux et lui dit en bon allemand :

« Quel est le nom de cette montagne, mon petit ami ? »

L'enfant ne répondit pas.

« Bon, dit mon oncle, nous ne sommes point en Allemagne. »

Et il refit la même demande en anglais.

L'enfant ne répondit pas davantage. J'étais très intrigué.

« Est-il donc muet ? » s'écria le professeur, qui, très fier de son polyglottisme, recommença la même demande en français.

Même silence de l'enfant.

Voyage au centre de la Terre

5. Les volcans (fin)

« Alors essayons de l'italien », reprit mon oncle, et il dit en cette langue :

« Dove noi siamo ? »

— Oui ! où sommes-nous ? » répétai-je avec impatience.

L'enfant de ne point répondre.

« Ah çà ! parleras-tu ? » s'écria mon oncle, que la colère commençait à gagner, et qui secoua l'enfant par les oreilles. Come si noma questa isola ? »

— Stromboli, » répondit le petit pâtre, qui s'échappa des mains de Hans et gagna la plaine à travers les oliviers.

Nous ne pensions guère à lui ! Le Stromboli ! Quel effet produisit sur mon imagination ce nom inattendu ! Nous étions en pleine Méditerranée, au milieu de l'archipel éolien de mythologique mémoire, dans l'ancienne Strongyle, où Éole tenait à la chaîne les vents et les tempêtes. Et ces montagnes bleues qui s'arrondissaient au levant, c'étaient les montagnes de la Calabre !

Et ce volcan dressé à l'horizon du sud, l'Etna, le farouche Etna lui-même.

« Stromboli ! Stromboli ! » répétai-je.

Mon oncle m'accompagnait de ses gestes et de ses paroles. Nous avions l'air de chanter un chœur !

Ah ! quel voyage ! quel merveilleux voyage ! Entrés par un volcan, nous étions sortis par un autre, et cet autre était situé à plus de douze cents lieues du Sneffels, de cet aride pays de l'Islande jeté aux confins du monde ! Les hasards de cette expédition nous avaient transportés au sein des plus harmonieuses contrées de la terre.

Nous avons abandonné la région des neiges éternelles pour celles de la verdure infinie et laissé au-dessus de nos têtes le brouillard grisâtre des zones glacées pour revenir au ciel azuré de la Sicile !

Après un délicieux repas composé de fruits et d'eau fraîche, nous nous remîmes en route pour gagner le port de Stromboli. Dire comment nous étions arrivés dans l'île ne nous parut pas prudent ; l'esprit superstitieux des Italiens n'eût pas manqué de voir en nous des démons vomis du sein des enfers ; il fallut donc se résigner à passer pour d'humbles naufragés. C'était moins glorieux, mais plus sûr.